

CAMUS OU LES PROMESSES DE LA VIE



DANIEL RONDEAU
Ecrivain
Ambassadeur de France à Malte

Camus et nous

La littérature française était un jardin. A la librairie de l'Union républicaine de Châlons-sur-Marne, où mon père m'avait ouvert un compte, les noms des auteurs s'alignaient en gros caractères sur les bandeaux des livres exposés dans la vitrine. Céline, Sartre, Giono, Aragon, Malraux, Morand. Et Camus, bien sûr. L'Histoire entra dans le petit appartement de fonction de mes parents, instituteurs tous les deux, avec la guerre d'Algérie et le retour au pouvoir du général de Gaulle (j'avais dix ans en 1958). Un transistor posé dans la cuisine rapportait un écho continu des événements qui se déroulaient de l'autre côté de la Méditerranée. Assis sur le rebord de la fenêtre de ma chambre, j'ai lu Albert Camus avec ce bruit de fond de la radio, que j'allumais dès que je rentrais du lycée. Camus prolongeait Giono, que j'aimais, mais me rapprochait de la Grèce et de Rome. De l'Afrique aussi. C'était le printemps, le soleil donnait, je vivais. Quand je fermais les yeux, je respirais l'odeur des absinthes dans les ruines de Tipasa, j'entendais la respiration de la mer, je nageais avec Rieux et Tarrou dans la tiédeur de l'eau, sous une caresse de lune et d'étoiles qui desserrait l'étreinte de *La Peste*.

Sur un carnet, je recopiais à l'encre bleue les phrases du roman, celles qui m'impressionnaient. Je me souviens de l'une d'entre elles, prononcée par Rambert, le journaliste, et qui m'avait laissé perplexe : « J'en ai assez des gens qui meurent pour une idée ». Il m'a fallu du temps pour comprendre ce que lui répondait le docteur Rieux : « L'homme n'est pas une idée, Rambert ».

Nous habitons un appartement en surplomb de deux classes, l'ensemble formait une petite maison moderne, avec une façade claire, bizarrement incrustée au centre des deux bâtiments principaux de l'école dirigée par mon père, d'un côté les garçons, les filles de l'autre, le long d'un boulevard peu fréquenté, et bordé de catalpas à larges feuilles qui se couvraient de fleurs blanches à la fin du mois de juillet. La prison de Châlons-sur-Marne cadennassait l'une des extrémités de cette artère. Des militants du FLN y étaient enfermés. L'école du Boulevard était fréquentée par des enfants du quartier, tous d'origine modeste, mais aussi par quelques fils d'officiers de l'Ecole d'artillerie, qui faisaient confiance à la réputation de rigueur pédagogique de mon père, le plus doux des hommes, et à sa brosse

de cheveux rouges, à laquelle j’imagine qu’ils trouvaient un air militaire, et qui les rassurait. Parmi ces officiers, certains avaient manifesté leur attachement à l’Algérie française. Mon âme enfantine, entre deux passions, et deux compassions, ne savait choisir, sans renoncer à aucune. Je ne pense pas avoir pris connaissance à cette époque de la célèbre phrase de Camus, lancée au soir du Nobel, à Stockholm : « Je crois à la justice, mais je défendrais ma mère avant la justice », mais j’avais compris, de façon confuse, qu’il y avait dans les deux camps des victimes qui criaient.

Je garde dans une écritoire des tessons de poteries et de briques, d’un rouge brûlé par le soleil et le sable, parfois presque couleur d’os, ramassés depuis plus de vingt ans. A chaque fois que j’ai pensé à le faire, en rentrant chez moi, j’ai écrit sur la terre cuite, à la plume et à l’encre, le lieu où je les ai trouvés : Lixus, Cotta, Volubilis, Byblos, Palerme, Alexandrie d’Égypte (théâtre romain, Arcadius), Rome, Torcello, Episkopi, Limassol, Paphos, Ephèse, Istanbul (Yedicule), etc. Ceux que je préfère, peut-être, proviennent des ruines d’anciennes forteresses d’Alexandre en Asie centrale, plongées à l’époque où j’y étais passé dans une narcose qui me semblait proche du sommeil de l’éternité, mais troublées depuis, je le crains, par l’installation de camps de l’armée américaine (René Char prétendait que « l’éternité n’est guère plus longue que la vie »). Ce ne sont que de pauvres vestiges, des éclats de vie ancienne remontés en surface, mais ils symbolisent un monde et son unité, ce monde romain accueille les héritages grecs et juifs pour en faire don à l’Europe. (Chacun se fabrique son univers et passe sa vie à redessiner la terre et son histoire, pour finalement se trouver dans un « labyrinthe de formes qui n’est rien d’autre que son portrait », disait Borgès.)

C’est à Tipasa que j’ai commencé à ramasser ces débris du temps, au début des années 1980. J’étais allé à Alger comme journaliste pour le premier salon du Livre. J’avais dormi à l’hôtel Aletti, marché dans la casbah entouré d’une nuée d’enfants et d’adolescents heureux de parler français avec un Français. La misère du peuple était plus tangible que dans n’importe quel pays de l’Est. Une petite émeute ponctua l’inauguration du salon. Des centaines d’étudiants se pressaient à l’entrée du bâtiment, affamés de livres devenus introuvables dans les librairies d’Alger. Les portes de verre explosèrent, un peu de sang coula. La police chargea, matraque levée. Les visiteurs qui s’étaient battus pour entrer repartirent déçus. La littérature n’avait pas été conviée. Beaucoup de traités d’économie marxiste en édition de poche (Mandel), de nombreux corans, mais pas de romans. Camus était absent, comme les autres. Un collaborateur du ministre de la Culture, devant ma déception, me demanda si quelque chose pourrait me faire plaisir. Je lui répondis que j’aimerais aller à Tipasa.

Le lendemain matin, une voiture me prit devant l’hôtel. Le chauffeur conduisait à tombeau ouvert, sans quitter le milieu de la chaussée, obligeant les véhicules qui nous croisaient à se précipiter sur le bas-côté. En approchant de la côte, il me montra des résidences de luxe réservées à la nomenklatura, et où il avait l’habitude de conduire ses maîtres pour le week-end. Je pensais à ce qu’avait été la vie d’un Algérien né à Sétif après la guerre. Il n’avait connu que le malheur et les espérances trahies. La campagne était noire de soleil, comme dans le texte de Camus. J’abandonnais mon compagnon de hasard et m’avançais entre une profusion de lauriers, sur des pierres grises et disjointes, qui menaient aux ruines.

Tipasa fut la première étape d'un pèlerinage méditerranéen qui m'a conduit sur de nombreux rivages, à la recherche de ce qui n'est plus et qui pourtant demeure, et d'une réconciliation intérieure qui s'énonce avec lenteur. Une étrange inclination me pousse en effet depuis l'enfance vers les pays qui toujours semblent hésiter au vent de l'Histoire, entre Orient et Occident, comme si j'avais moi-même le cœur divisé. Divisé ou nostalgique d'un temps où tous les cœurs étaient entiers ? Une part essentielle de nous-mêmes, celle qui nous a fécondés quand nous étions encore impatients de divin et d'avenir, n'est-elle pas née sur l'autre rive de la mer ? Le silence de Tipasa rompait avec le brouhaha parisien. Il me semblait que dans cet amphithéâtre de pierres sèches, marchant le long de la mer entre les temples et cette basilique chrétienne où il avait entendu le chant de la terre venir à sa rencontre, Camus avait réfléchi à l'unité du monde et des hommes.

L'été dernier (2004), j'ai relu *La Peste* pour la première fois : « ...au milieu des fléaux, [...] il y a dans les hommes plus de choses à admirer qu'à mépriser ».

Cette phrase de Camus me fait penser à l'un des personnages de *L'Amour, soudain*, roman de l'écrivain israélien Aharon Appelfeld. Il dit que les écrivains russes, Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Tourgueniev, savaient « aimer leur peuple, leurs douleurs et leurs blessures ». L'amour et le respect que Camus portait à son peuple, symbolisé par son affection pour sa mère, étaient l'une des composantes de l'éthique et du travail de l'écrivain, qui a souvent sondé « le mystère de la pauvreté ». Fasciné par les écrivains russes, Camus avait évoqué *Le Premier Homme*, son dernier livre, resté inachevé, comme une sorte de *Guerre et Paix*. « Il y a de grandes chances, en effet, écrivait Camus en 1955 dans la NRF, pour que l'ambition de nos écrivains soit, après avoir assimilé *Les Possédés*, d'écrire un jour un *Guerre et Paix*. Au bout d'une longue course à travers les guerres et les négations, ils gardent l'espoir, même s'ils ne l'avouent pas, de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée ».

C'est une grâce assez rare, pour un écrivain, de savoir aimer son peuple, ses douleurs, ses blessures. Toute grâce appelle des exigences en retour. Camus a toujours répondu sans détour aux questions que sa conscience lui posait. Souvenons-nous de son défi de Stockholm, sa préférence criée à la face du monde, sa mère avant la justice. D'une façon générale, il a refusé de se plier à la loi des conformismes, ce mélange de suffisance dans l'affirmation et cette insuffisance, pas toujours involontaire, du regard et de la pensée, qui pétrifie tout, et pas seulement l'innocence.

Peu de temps après la Libération, il publie dans *Combat* une série d'articles : « Nous sommes dans un monde où il faut choisir d'être victime ou bourreau – et rien d'autre. » Le titre qui rassemble ses chroniques ? « Ni victimes ni bourreaux ». En avril 1949, il choisit la révolte contre la révolution, écrivant dans ses *Carnets* : « Se dire révolutionnaire et refuser par ailleurs la peine de mort... la limitation des libertés, et les guerres, c'est ne rien dire. Il faut donc déclarer que l'on n'est pas révolutionnaire – mais plus modestement réformiste... Enfin, et tout bien pesé, on peut se dire révolté. » Deux ans plus tard, la publication de *L'Homme révolté* confirme son choix.

Camus refusait de subir l'Histoire, ou de la servir les yeux bâillonnés, ce qui revient au même ; il n'oubliait jamais les victimes. La poétesse russe Marina Tsvetaeva cherchait dans la purification des mots « le nuage d'or » de la liberté et le point secret de toute

vérité. En 1920, elle renvoie dos à dos révolutionnaires et contre-révolutionnaires de son pays :

*« Tous couchés côte à côte –
On ne saurait les séparer.
Regardez : un soldat.
Où le nôtre, où le leur ?*

*Il était blanc - il est rouge :
Le sang l'a empourpré.
Il était rouge – il est blanc ;
La mort l'a blanchi. »*

Depuis la mort de Camus, les grandes machines à terreur du XX^{ème} siècle ont disparu, l'homme continue à blasphémer ou à rêver de liberté, et l'informe Gorgone de l'Histoire à se nourrir des renoncements et des rêves de l'espèce humaine. Les massacres, les déportations d'innocents, souvent perpétrés derrière des rideaux de passions et de mensonges, n'ont jamais manqué. Beaucoup de tragédies post-coloniales, à l'algérienne, autant de royaumes ambigus où, soudain, un beau matin, il n'y a plus de place pour deux. Des choix impossibles, des vies détruites, des hommes qui se battent pour leur terre et leur maison, avec la violence comme seule promesse. Au terme de sa biographie, *Albert Camus, une vie*, Gallimard (1996), Olivier Todd écrit que « face au problème algérien, Camus fut légaliste et moraliste...Il voulait pour l'Algérie ce que tout un chacun, Nadine Gordimer en tête, souhaite à l'Afrique du Sud : la coexistence dans l'égalité des droits ; deux peuples dans une nation et un Etat de droit multiracial ».

Liban, Bosnie, Kosovo, Serbie, Tchétchénie, Irak, Israël, Palestine, ...Combien de défaites ou de victoires amères? Combien de victimes pour rejoindre un soir, la haine aux lèvres, l'ondoyante cohorte des bourreaux ? Et combien d'intellectuels ralliés à des vérités expéditives, servant leur miroir avant la cause qu'ils prétendent défendre ? « La vérité est toujours à construire, comme l'amour, comme l'intelligence », répondait Camus à un journaliste lyonnais qui l'interrogeait pour son article de Noël, en 1951, se livrant tout entier dans la plus modeste de ses phrases, comme à son habitude. Ce n'est pas un hasard si René Char voulant parler de son ami commence par cette citation de Nietzsche : « J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. J'ignore ce que peuvent être les problèmes purement intellectuels ». Amour de la vérité, mais aussi sens de la nuance, refus de la dérision, de la grimace, humilité, cette « humilité questionneuse » dont parlait le poète des *Feuillets d'Hypnos*, clarté de la pensée, limpidité de la prose, autant de vertus qui appartenaient à Camus et lui permettaient de ne jamais forcer sa voix.

Avec Jean-Paul Sartre, Albert Camus fut sans doute le plus célèbre des intellectuels engagés. Ce n'est pas tant cette figure emblématique que j'entends célébrer dans ces pages, mais l'engagement d'un homme dans ses textes, sa liberté. Le modèle de l'intellectuel engagé me paraît aujourd'hui, d'ailleurs, hélas bien anachronique, perverti par un double mensonge. Celui d'hier, dénoncé par Camus : les fables politiques du stalinisme et leurs différents dérivés, qui ont vacciné les esprits dans le monde entier. Et le mensonge d'aujourd'hui, de nature paradoxale, plus frivole et plus profonde. Les stratégies du carnaval médiatique ont intégré les guerres jadis menées au nom de l'utopie, et l'engagement de l'écrivain n'est plus un don de sa personne, ni une façon

de s'arracher à la douceur de sa propre maison pour chanter la geste des humiliés ou des vaincus ; trop souvent plutôt, un substitut aux bons livres qu'il n'écrit pas. Sartre avait beaucoup de défauts mais au moins, quand il voulait parler, ce n'est pas seulement sur son tonneau de Billancourt qu'il grimpeait, mais sur son œuvre. Camus contribua lui-même à périmer cette figure de l'écrivain engagé, parce qu'il n'oubliait jamais la grande poésie du monde. Sa pensée bien pesée ne pouvait pas vivre sous la cote d'une rhétorique aveugle. Il y avait quelque chose d'impeccable chez lui, toujours sous tension, une noblesse, une ardeur serrée, une vitesse et une fraîcheur, une façon de voir l'éternité dans chaque instant, un mouvement naturel entre la prose et la parole qui l'ont fait grandir dans son cœur et durer dans le cœur des hommes.

La révolte, pas la révolution

L'homme révolté paraît à l'automne 1951. Quelques jours avant la sortie de son livre, raconte Oliver Todd, le romancier déjeune avec Jean-Claude Brisville à la brasserie de l'hôtel Lutetia. Avant de le quitter, Camus lui dit : « Serrons-nous la main. Parce que dans quelques jours, il n'y aura plus beaucoup de gens pour me serrer la main. » Camus sait ce qu'il a écrit, et quelle liberté l'habitait pendant qu'il travaillait son texte. Il sait aussi que la liberté de pensée n'est pas toujours aimée. Grenier l'a mis en garde : « Vous allez vous faire beaucoup d'ennemis. »

Plus de trente ans avant que François Furet ne nous somme de regarder avec des yeux neufs ce qui reste pour lui la « grande énigme du monde contemporain » (Furet utilise ce mot – « énigme » - dans *Penser la Révolution française*, puis le reprend, avec Mona Ozouf, dans le *Dictionnaire critique de la Révolution française*) et de « tourner le dos aux atrocités de 1793-1794 », Albert Camus, qui n'est pas historien, à peine philosophe, disent certains (« Un philosophe pour classes terminales », écrira Jean-Jacques Brochier), s'insurge contre la version de la Révolution de 1789 enseignée à l'Université et reçue comme un dogme par une majorité de Français. *L'Homme révolté* est en effet autant un éloge de la révolte qu'une remise en cause de la Révolution et de quelques-unes de ses figures les plus respectés, comme Saint-Just, à ses yeux celui qui a proclamé le grand principe des tyrannies du XX^e siècle : « Un patriote est celui qui soutient la république en masse ; quiconque la combat en détail est un traître. » « Qui critique est un traître, reprend Camus, qui ne soutient pas ostensiblement la République est un suspect. [...] Le drame de Saint-Just, 'personnage grandiose', est d'avoir fait chœur avec le 'triste Marat, singe de Rousseau', comme le dit justement Michelet. [...] À la fin, il n'est plus question de majorité ni de minorité. Le paradis perdu et toujours convoité de l'innocence universelle s'éloigne ; sur la terre malheureuse, pleine des cris de la guerre civile et nationale, Saint-Just décrète, contre lui-même et ses principes, que tout le monde est coupable quand la patrie est menacée. »

L'introduction de *L'Homme révolté* situe le propos dans le contexte de l'après-guerre et de la double prise de conscience des barbaries nazie et communiste. Elle fait du meurtrier le personnage central du XX^e siècle. Aucune ambiguïté : « Ceci est un effort pour comprendre mon temps. On estimera peut-être qu'une époque, qui en cinquante ans, déracine, asservit ou tue soixante-dix millions d'êtres humains doit seulement, et d'abord, être jugée. Encore faut-il que sa culpabilité soit comprise. [...] Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir des justifications. L'ambition

de cet essai serait d'accepter et d'examiner cet étrange défi. » Les Européens, impatients de se délivrer de deux mille ans de fatigue et de civilisation, avaient affronté l'angoisse qui pesait sur eux avec les armes de l'absurde, de la destruction et de la folie. Ils avaient élevé sur les places de Berlin et de Moscou de lourdes statues à leur image et les avaient adorées. L'homme était devenu l'idole de l'homme. Le désespoir général qui avait suivi la grande saignée de 1914 n'avait pas trouvé d'autre écho que la volonté de puissance de ces Européens ivres d'eux-mêmes. Ce désespoir, dressé sur un siècle de « passion anti-bourgeoise », comme dira Furet, avait ouvert une route toute droite aux totalitarismes dans les décombres d'un continent déjà suicidé mais toujours suicidaire. Malraux avait évoqué ce passage au nihilisme dans l'un de ses premiers romans, *La Tentation de l'Occident* : « Pour détruire Dieu, et après l'avoir détruit, l'esprit européen a anéanti tout ce qui pouvait s'opposer à l'homme : parvenu au terme de ses efforts, comme Rancé devant le corps de sa maîtresse, il ne trouve que la mort. » La terre du christianisme, de l'humanisme et de la culture est devenue celle qu'il appelle « l'ignoble Europe ».

Au passage, Camus s'en prend à Rimbaud et aux surréalistes. Il reproche à l'auteur des *Illuminations* de n'avoir été révolté que dans son œuvre et d'avoir consenti à la fin de sa vie au plus noir des nihilismes, mais aussi d'avoir été déifié pour « avoir renoncé au génie qui était le sien ». « Bien que cela disqualifie les alibis de nos contemporains, ajoute Camus assez drôlement, il faut dire que le génie seul suppose une vertu, non le renoncement au génie. » Les surréalistes, « ces frénétiques qui voulaient une révolution quelconque », ont droit aussi à une volée de bois vert : « Ne pouvant avoir le meilleur, ils préfèrent encore le pire. En cela, ils étaient nihilistes. » Commentaire de Malraux, qui fait son service de presse des *Voix du silence* : « Il a eu raison de démolir Breton et même Rimbaud. »

Dans *Les Temps modernes*, Francis Jeanson exécute le nouveau livre de Camus. Le titre ironique de son article, « L'âme révoltée », fait allusion à la « belle âme » de Hegel et annonce les flèches : une certaine inconsistance de la pensée, livre trop bien écrit, morale de Croix-Rouge (Jeanson reparle de *La Peste*) et pour couronner le tout : l'auteur « ne croit pas aux infrastructures. » Conclusion de Jeanson : « *L'Homme révolté*, c'est d'abord un grand livre manqué. » Camus adresse sa réponse à Jean-Paul Sartre (« Monsieur le Directeur »), qui, malgré leurs liens (une amitié qu'ils regretteront sans doute tous les deux), ne lui avait pas fait l'honneur de commenter lui-même son livre, mais l'avait fait descendre par un de ses jeunes obligés, vil et vieil usage habituellement réservé aux bureaucrates de la critique (toujours pratiqué), mais surprenant de la part d'un homme à la culture souveraine comme Jean-Paul Sartre. Camus précise qu'il n'a pas de leçons d'efficacité à recevoir « de censeurs qui n'ont jamais placé que leur fauteuil dans le sens de l'Histoire ». Jean-Paul Sartre, piqué à son tour, reproche à Camus « sa suffisance sombre », son air de ressemblance, « d'assez loin », avec Saint Vincent de Paul ou une petite sœur des pauvres. « J'ai trop entendu, voyez-vous de discours paternalistes ; soufflez que je me méfie de ce fraternalisme-là. Et la misère ne nous a chargé d'aucune commission. » Pour finir, il accuse Camus d'incompétence philosophique, de désordre d'esprit, et d'avoir utilisé pour son livre des connaissances ramassées « à la hâte et de seconde main ».

Il fait chercher l'explication du différend entre les deux hommes dans leur rapport à l'existence des camps soviétiques. L'Europe n'a pas encore pris toute la mesure de l'horreur des camps de déportation et d'extermination nazis. Les témoignages des survivants sont peu sollicités et souvent mal entendus. Des images (ainsi certains reportages de la BBC) restent délibérément dissimulées pour ne pas compliquer

la réconciliation avec l'Allemagne et la construction européenne. À cette époque, quelques livres majeurs sont déjà écrits sur cet « autre monde » créé par le système hitlérien. Citons *L'Univers concentrationnaire* et *Les Jours de notre mort* de David Rousset, *L'Espèce humaine* de Robert Anthelme, *Si c'est un homme* de Primo Lévi ainsi que *L'Etat SS* d'Eugen Kogo. Mais les premiers témoignages sur ce temps de peste cheminent lentement à l'intérieur des consciences européennes. *Si c'est un homme* est traduit en France, mais il est à peine lu. L'Europe a un pied dans la mort, le Vieux continent pue la gangrène. Du « trou noir d'Auschwitz », comme a dit Primo Lévi, continuent de s'échapper de funestes forces de décomposition. Les Européens répugnent à accepter l'anormale vérité des camps ; « les hommes normaux » ont du mal à comprendre qu'ils sont capables de tout. Pis encore : recevoir cette vérité serait reconnaître une part de culpabilité. Certains savaient et n'ont rien dit. Enfin, il y a les cris étouffés des victimes elles-mêmes. Soucieuses d'être à nouveau des hommes et des femmes comme les autres ; elles ne sont pas toujours pressées de remonter leur manche pour faire voir le sinistre tatouage de leur matricule de déporté. Et voici que la réalité d'une nouvelle tragédie commence à se superposer à cette horreur non encore totalement révélée et vient brouiller les certitudes d'une grande partie de ceux qui veulent changer le monde. Leurs préventions idéologiques sont autant de voiles pudiques jetés sur le réel. Non seulement Sartre ne comprend pas l'exigence de vérité qui anime Camus, pour qui cette vérité reste chaque jour à construire, mais il lui reproche également de se comporter comme un *maître chanteur* qui sommerait les gens de dénoncer les camps sous peine d'être complices : « Oui, Camus, je trouve comme vous ces camps inadmissibles : mais inadmissible tout autant l'usage de la presse dite bourgeoise en fait chaque jour. » Ne pas désespérer Billancourt, déjà. Pourtant, si nous avons pu lire Soljenitsyne dès sa publication, c'est grâce à des écrivains comme Camus, Malraux et Aron, Victor Serge ou Koestler. Ils nous avaient préparés à la mauvaise nouvelle. Dans ce nouveau combat, nous retrouvons Germaine Tillion, aux côtés de Camus. Déportée à Ravensbrück, ainsi que sa mère, Emilie Tillion, gazée au soir de la grande sélection du 2 mars 1945, l'ethnologue résistante a livré son témoignage sur « cet autre monde » dans un numéro spécial des *Cahiers du Rhône*, en 1946. Ce n'est que récemment (en 2005) qu'elle publie le texte du *Verfügbar aux Enfers*, une opérette à Ravensbrück, qu'elle a conçu et écrit pendant sa déportation, cachée au fond d'une caisse d'emballage. Ce texte nous aide à comprendre le courage, l'énergie, la fantaisie vitale, l'espérance qui portaient les Françaises de Ravensbrück. Les *Verfügbar* étaient les déportés qui s'étaient organisées pour refuser tout travail dans le camp. Germaine Tillion et ses camarades étaient *Verfügbar*. Prisonnières, humiliées, asservies, mais résistantes. Aucune complicité avec le bourreau, aucun privilège qu'elles ne tiennent de lui. Leur « opérette » révèle leur force d'âme mais aussi la puissance du crime qu'elles affrontaient au quotidien. Transports noirs, extermination par le travail, euthanasie. Ne soyons pas surpris de retrouver cette femme qui avait eu la force de rire, et de faire rire, au nez de la mort, mobilisée pour la vérité sur les camps de concentration en URSS. Aux côtés de David Rousset, l'auteur de *L'Univers concentrationnaire*, qui a lancé dans *Le Figaro littéraire* « l'appel des anciens déportés des camps nazis » pour faire la lumière sur la déportation stalinienne, Germaine Tillion est membre d'une commission chargée d'enquêter sur les déportations staliniennes. Pierre Daix, rédacteur en chef de l'hebdomadaire communiste *Les Lettres françaises*, et matricule 59807 à Mauthausen, publie alors un article-fleuve où il accuse Rousset d'avoir falsifié la vérité. Il considère les prisons staliniennes « comme le parachèvement de la suppression complète de l'exploitation de l'homme par l'homme. » Rousset porte plainte en diffamation. L'affaire est jugée devant la dix-

septième chambre correctionnelle du tribunal de la Seine. Parmi les nombreux témoins, Margarete Buber-Neumann revient une nouvelle fois sur son atroce expérience des camps nazis et soviétiques. Pierre Daix et Claude Morgan, directeur de publication des *Lettres françaises*, sont condamnés. Dans une lettre collective publiée dans le *New York Times*, Arthur Koestler et d'autres écrivains américains saluent le jugement parisien, qui constitue pour eux un « événement considérable [...] comparable par sa signification morale mais dépassant en termes humains le procès de Dreyfus il y a un demi-siècle. Pierre Daix a quitté le Parti communiste en 1972. A son tour, il a été dénoncé et jugé par ses anciens camarades à la Fête de l'Humanité un an plus tard, après avoir publié un texte sur Soljenitsyne. Dans ses mémoires, c'est avec des mots sobres que Daix est revenu sur l'article où il accusait Rousset d'avoir menti : « Moi, l'ancien déporté de Mauthausen, je ne voulais ne pas admettre l'inhumanité du Goulag. »

Quelques mois plus tard, Sartre se rapproche des communistes qu'il amène à débattre sur son terrain. Animé par un sens très relatif de la vérité, il veut croire encore au socialisme soviétique, ne considère pas que son silence sur les camps de la Sibérie vaut complicité et pense au contraire que « tout anti-communiste est un chien. » Sartre et ses amis traitent alors Camus comme un jeune homme pauvre et naïf entré par effraction dans le salon des idées. Il est celui qui ne veut pas comprendre qu'il y a des choses qu'il ne faut pas dire et que le débat intellectuel sur les grandes idées obéit la plupart du temps aux règles d'un babillage convenu où la polémique n'est qu'esquive et dissimulation du *polemos*, le vrai combat. Parce qu'il veut « parler le langage de tous pour le bien de tous », il sera anathémisé après le Nobel de 1957, montré du doigt comme une belle âme et un amateur. Les critiques l'enterrent sous de fausses louanges ou lui décochent quelques traits qui minimisent la grandeur de son œuvre.

Que lui reprochent ces bons esprits, fins lecteurs parfois, distrayants peut-être pour l'ordinaire des vies mais lassants, non à force de fiel mais d'impuissance ? Ils lui reprochent sa mère quasi illettrée, sa jeunesse (il a quarante-quatre ans), ses manières de voyou pied-noir, sa simplicité (qui enchante Dino Buzzati quand il le rencontre à Paris, en 1955), son succès auprès des femmes, et surtout sa passion de vérité. Bref, comme l'écrit Milan Kundera dans *Le Rideau*, ils lui reprochent d'être vulgaire. Cioran, qui n'a pas l'étoffe d'un panégyriste, il le reconnaît lui-même, répond le lendemain de la mort de Camus aux ricaneurs et aux valets de la comédie qui sont les figurants obligés de la vie intellectuelle : il « fut grand pour avoir été totalement exempt de vulgarité, malgré tous les honneurs qui sont tombés sur lui. Ce qui lui est reproché aussi, sa façon de s'installer définitivement ailleurs, en s'écartant de la vanité des polémiques littéraires ou politiques, loin de la tribu instruite, son souci de se sortir les épaules de la mêlée, au risque de la solitude. Il veut bien se mêler au peuple, mais pas aux petits marquis de la Rive gauche. « J'ai une telle aversion pour toutes les querelles littéraires que Raphaël pourrait m'en peindre une, et Shakespeare la prendre pour le sujet d'un drame que je n'en jouirais guère », écrivait Goethe, qui précisait vouloir tout ramener à l'unité, « à une idée directrice qui s'affirme et domine le reste. »

En 1953, Albert Camus fête ses quarante ans et choisit ses dix mots préférés : « le monde, la douleur, la terre, la mère, le désert, les hommes, l'honneur, la misère, l'été, la mer. » Cinquante ans plus tard, je les note sur un carnet à côté des quatre plus beaux mots de la langue française que m'a confiés Serge Bonnet : « Je t'aime, s'il te plaît, pardon, merci. » En mai de la même année paraît le numéro de *L'Express*, créé par Jean-Jacques Servan-

Schreiber, proche d'un Pierre Mendès-France qui apparaît alors, depuis que le général de Gaulle s'est retiré sous sa tente pour écrire ses mémoires, comme le continuateur de l'œuvre entreprise par l'ancien chef de la France libre. Albert Camus, bien que fatigué du journalisme, reprend du service en mai 1955, quelques mois après le début de la guerre d'Algérie, par estime pour Mendès-France. Il n'a pas attendu les premiers attentats pour découvrir le problème algérien et le rappelle dans l'un de ses premiers articles : « Français de naissance et, depuis 1940 par choix délibéré, je le resterai jusqu'à ce qu'on veuille bien cesser d'être allemand ou russe : je vais donc parler selon ce que je suis. Mon seul espoir est que les militants arabes qui me liront voudront réfléchir au moins aux arguments d'un homme qui, depuis vingt ans, et bien avant que leur cause soit découverte à Paris, a défendu sur la terre algérienne, dans une quasi-solitude, leur droit à la justice. » La guerre d'Algérie « empoisonne » toutes ses journées, il en fait tout de suite « le drame final de son existence. » Il pressent un avenir sombre, les hommes emportés par la fureur, « exilés dans la haine », contraints à « une étreinte mortelle. » Ses articles parlent pourtant de réconciliation, de justice, de raison et de liberté. De solidarité aussi. Camus refuse de désespérer. Il appelle ses lecteurs à ne pas fuir ni à adorer l'Histoire, cette force qui dépasse les hommes mais qu'ils doivent affronter en gardant les yeux ouverts.

Son dernier article (février 1956), consacré à Mozart, semble s'éloigner de ses préoccupations quotidiennes. Ce pas de côté dans le domaine musical est en fait une autre façon d'élever son propos et d'affirmer une nouvelle fois ses convictions en échappant à la double tyrannie du contexte et du commentaire. « L'actualité est une viande sournoise », avait écrit René Char. « Remerciements à Mozart » s'adresse aux générations qui viennent. Camus ne parle que d'Europe. Il y a celle qui est lovée dans le mensonge, toujours drapée de ténèbres et de cruauté, le continent des trous noirs et des « camps d'esclaves », la terre où l'homme s'est enchaîné et a connu sa défaite, l'ignoble Europe. Et puis il y a l'Europe de Mozart, celle de la « divine création », de l'homme libre qui toujours refait tout le parcours de l'homme, depuis la Création, pour finir par se confronter à l'énigme, l'homme de la culture et des questions. « Il est bon de rappeler que le génie de la création est, lui aussi, à l'œuvre dans une histoire vouée à la destruction. » Et qu'importe si le créateur finit dans la fosse commune des humbles, car « il retrouve dans la mort ceux dont il n'a cessé d'exalter la vie. » Camus le Méditerranéen rapproche son nom de celui de Goethe et inscrit son œuvre dans une lignée d'Européens qui savent que « la clarté est une convenable répartition d'ombres et de lumière » et que la vraie sagesse est d'abord vérité.

DÉBAT

JACQUES CORTÈS

Merci pour cette chaleureuse évocation d'Albert Camus, mon compatriote à tous égards, car il est d'évidence porteur d'une vérité humaine dans laquelle tous les pieds-noirs, qu'ils l'aient ou non compris avant juillet 1962, et même tous les hommes de bonne volonté, où qu'ils se trouvent dans le monde, peuvent enfin se reconnaître. Mais il fallait prendre du recul et les péripéties sanglantes de l'époque, ne le permettant pas. N'est pas Camus qui veut. Aujourd'hui la vérité n'a plus à se voiler la face. Le prêt à penser sur l'Algérie a pris quelques rides et les plus convaincus (quelle que soit leur localisation idéologique ou géographique) découvrent que l'Algérie est un sujet bien plus complexe qu'au moment des accords d'Evian. N'en déplaise à certaines belles âmes, il y avait 2 communautés en Algérie qui, autant l'une que l'autre, étaient dignes de ce pays.

Camus disparut avant l'exode final d'un million de pieds noirs et la conscience nationale et même internationale (en dépit des tristes événements de juillet 1962, à Oran), se montra singulièrement indifférente au transfert, à l'accueil et aux souffrances de gens de tous âges, aussi pauvres pour la plupart, en quittant l'Algérie, que leurs ancêtres l'avaient été en y débarquant à l'invitation de la France, au XIX^e siècle.

« Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache de près ou de loin à la terre où je suis né... C'est à elle et à son malheur que vont toutes mes pensées ». Chez Camus ce lien très fort entre l'homme, l'œuvre et l'Algérie a souvent fait l'objet de controverses. La petite phrase sur sa mère que vous citez dans votre conférence, mérite d'être replacée dans son contexte. Elle fut prononcée en décembre 1957 à Stockholm où il venait de recevoir le prix Nobel et il répondit ceci à un journaliste : *« J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger, par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois en la justice mais je défendrai ma mère avant la justice ».*

Défendre sa mère avant la justice fit scandale. Pour les intellectuels parisiens progressistes, il devint un « traître » à la cause du peuple algérien luttant pour son indépendance. De telles accusations étaient et restent dérisoires, car, quel homme digne de ce nom sacrifierait sa mère à la juste cause d'un attentat ? Il faudrait peut-être, à ce sujet, demander l'avis des proches des victimes de Bagdad, du World Trade Center, de Karachi, de Madrid, de Londres ou de Paris... Derrière tous les attentats, il y a peut-être de beaux et nobles combats, mais faut-il donc accepter la mort de sa mère, de son épouse ou de son fils pour mériter le respect des contemporains bien pensants dont, par ailleurs, la famille est en sécurité ?

L'engagement de Camus contre les injustices dont souffrait la communauté arabo-musulmane, fut tout à fait courageux dans le climat de violence que vivait l'Algérie dans les années 50. Quand il prit la direction de la Maison de la Culture, en 1937, il prononça un petit discours dans lequel il parlait de la culture indigène, de la culture méditerranéenne et il dit ceci : *« quand j'emploie le mot indigène, ce n'est pas par péjoration, c'est pour afficher, pour intégrer la culture du colonisé, mais aussi l'enracinement autochtone des*

pieds-noirs sous la bannière d'une commune Méditerranéité ». Camus, soyons clairs, n'a jamais été partisan de l'indépendance unilatérale de l'Algérie. Il plaidait pour la réconciliation de toutes les communautés qui vivaient en Algérie et il aurait considéré comme un grand échec qu'ensemble elles ne construisent pas une Algérie dans laquelle il y aurait place pour celui qu'il appelait le colonisé (et qui, dès lors, ne le serait plus) mais aussi celui qu'il appelait le pied-noir, membre de sa propre communauté dont les aïeux, comme les Arabes venus de l'Est quelques siècles plus tôt, ont été transplantés en Algérie par l'Histoire des hommes.

Mes questions engloberont le passé et le présent : après l'exode collectif des pieds-noirs, donc après une cinquantaine d'années d'indépendance, est-ce que ce pays connaît enfin le bonheur ? Ma deuxième question envisagera l'avenir : est ce que l'on peut espérer une Méditerranée réconciliée, c'est-à-dire une reliance, comme dirait mon Maître Edgar Morin, pour la construction d'une véritable terre-patrie ?

DANIEL RONDEAU

On ne peut pas tout raconter mais Camus a commencé par le parti communiste dont il était membre à l'époque de khâgne, après une première année à la fac. Son maître était Grenier qui suivait son évolution avec beaucoup d'intérêt et de curiosité. En fait, il s'est très vite écarté du parti communiste parce qu'il pensait à ce moment-là que le parti communiste ne faisait pas assez de place aux revendications des Algériens. C'est là un premier point qu'il ne faut pas oublier parce que 20 ans après, quand il fut tellement critiqué à Paris, les gens avaient totalement oublié cet épisode.

Deuxième chose, j'ai mentionné l'enquête sur la misère en Kabylie car c'est un texte fondamental. C'est là que l'on voit les préoccupations du jeune Camus, qui vont rester les mêmes toute sa vie. Naturellement, son rêve de réconciliation était impossible à cette époque. Il ne pouvait même pas le traduire ou le dire en termes politiques. Le moyen absolument extraordinaire qu'il a trouvé est le manuscrit de son premier livre (posthume puisqu'il n'a été publié par sa fille qu'en 1995) : **Le premier homme**. Gallimard et Catherine Camus ont longtemps hésité à le publier car c'est un ouvrage que Camus n'a pas eu le temps de terminer. J'étais avec Catherine Camus à « Apostrophes », l'émission de Bernard Pivot, quand ce livre a été présenté. Sa lecture a été pour moi une émotion, un éblouissement, parce qu'on y voit la grandeur, l'amour du peuple dont il parle, et qu'on découvre comment Camus se débrouille à gérer les douleurs et de blessures de sa vie pour en faire un roman absolument extraordinaire où chacun trouve déjà sa place.

Rappelez-vous comment était lu Camus il y a 20 ans en Algérie. Aujourd'hui, ce qui me rassure beaucoup, c'est un changement de jugement qui se développe de façon très positive dans le monde des écrivains algériens. Quand j'ai publié mon petit livre sur Camus (*Camus ou les promesses de la vie*, Menges, 2005) mon dernier chapitre était une bouteille à la mer envoyée aux écrivains algériens.

Beaucoup ont cité Camus. Je suis très surpris de voir que de jeunes écrivains algériens comme Salim Bachi, publié chez Gallimard aujourd'hui, ou Yasmina Khadra, ancien officier de l'ALN qui a quitté l'Algérie (et qui publie sous un nom de femme) racontent aujourd'hui leur chemin vers Camus qui se voulait des leurs par anticipation puisqu'il a écrit : « je suis un écrivain algérien ». Je suis heureux de voir qu'aujourd'hui on peut lire

Camus et dire que Camus est aimé, lu et commenté en Algérie. Pour moi c'est un signe que la réconciliation qu'il appelait de tous ses vœux, à cette époque-là, est devenue possible pour répondre à votre deuxième question. Quant à la première, j'avoue que je ne puis, comme vous sans doute, que former des vœux pour le bonheur de l'Algérie.

SADDEK AOUDI

Je voudrais rapidement évoquer ici un article écrit par un chercheur algérien, Al Khalifa-Benguesmia Mehdi, dans la revue *Synergies Algérie* N° 1. Il s'intitule « Camus ou le pacte du cœur », pp.113-119. Effectivement, quand on parle de Camus en Algérie, se pose encore le problème de l'appartenance et de l'identité. A qui appartient quoi ? Je pense qu'actuellement on redonne sa place à Albert Camus en Algérie, et je rejoins volontiers Daniel Rondeau sur ce point. L'œuvre est envisagée en la dissociant de l'époque vécue. Dans l'analyse du contenu, on tente donc d'apprécier à sa juste valeur le discours universaliste de Camus. La situation qu'il a vécue est l'une des bases déterminantes de son discours sur le monde et sur l'Homme. Il serait intéressant de faire de son œuvre une lecture globale capable de relier ses textes pour établir diachroniquement un rapport étroit entre sa vie et son œuvre. On verrait alors, lentement, se préciser un discours de *reliance* au sens de Morin. Par exemple sur sa naissance, quand il parle de cet Arabe qui lui a sauvé la vie en transportant sa mère dans la charrette ; ou bien encore ces échanges de regards entre le père de Camus et cet Arabe qui ne peuvent pas parler ensemble, faute d'une langue commune, mais qui se comprennent pourtant silencieusement etc.

DANIEL RONDEAU

Pour Camus, les Arabes et une grande partie des pieds-noirs ont tous été des vaincus de l'histoire. Il y eut, c'est vrai, une fraternité élaborée implicitement de cette façon-là. Avec beaucoup de pudeur aussi. Pourquoi la nécessité d'une lecture globale ? Je suis d'accord avec vous : tout est intéressant chez Camus. J'ai relu dans la *Pléiade* son mémoire de DESS sur Saint-Augustin qu'il présente comme un Africain. Pourquoi ? Parce que, dit-il, il pense et réagit comme un Méditerranéen. Dans chaque détail, on découvre des choses qui gagnent à être connues de tous ceux qui s'intéressent, comme nous aujourd'hui, à cette civilisation méditerranéenne à laquelle nous devons tant parce qu'elle nous a tant appris.